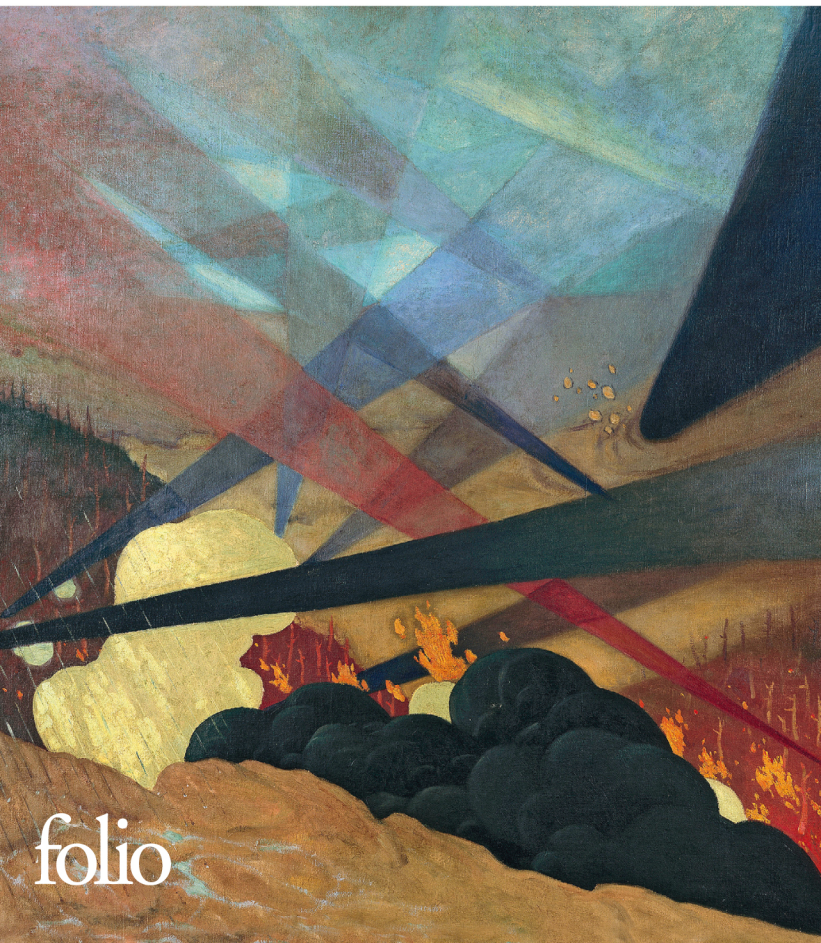


Jérôme Garcin

Bleus horizons



folio

COLLECTION FOLIO

Jérôme Garcin

Bleus horizons

Gallimard

Couverture : Félix Vallotton, Verdun (détail). Musée de l'Armée, Paris.
Photo © Musée de l'Armée, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / Pascal Segrette.

© Éditions Gallimard, 2013.

Jérôme Garcin est né à Paris le 4 octobre 1956. Il dirige les pages culturelles du *Nouvel Observateur* et anime *Le masque et la plume* sur France Inter. Il est notamment l'auteur de *Pour Jean Prévost*, prix Médicis Essai 1994, *La chute de cheval*, prix Roger Nimier 1998, *Théâtre intime*, prix Essai France Télévisions 2003, et *Olivier*, tous parus aux Éditions Gallimard. Il a reçu le prix Prince Pierre de Monaco 2008 et le Grand Prix Henri-Gal de l'Institut de France 2013 pour l'ensemble de son œuvre.

À Anne-Marie

Cette fois, mon cœur, c'est le grand voyage.

JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT

Paris, décembre 1914

Elle voulait savoir, elle voulait comprendre. Je découvrais une femme exaspérée dont la colère seule semblait pouvoir détourner et raisonner la douleur. Elle attendait de moi que je l'encourage à porter plainte non pas contre l'armée, mais contre le destin. La tâche était vraiment trop lourde, et j'étais si las. Je me contentai, ce jour-là, de compatir avec elle et d'approuver, en hochant la tête, une démarche procédurière dont, naturellement rétif à toute idée de Providence, je ne voyais guère l'issue. Car je venais de perdre sous les orages d'acier mes dernières illusions sur un hypothétique gouvernement céleste. Croyait-elle vraiment pouvoir intimider Dieu et faire condamner, pour la mort de son garçon, le juge suprême ?

J'avais rencontré Mme de La Ville de Mirmont au bar de l'hôtel Meurice, où elle était descendue. Sans en rien laisser paraître, je lui en voulais un peu de me voler quelques précieux instants sur les maigres six jours de permission

conçédés, pour les fêtes de Noël, à ma compagnie, ou plutôt à ce qu'il en restait.

À peine descendu du train où les rescapés s'étaient serrés les uns contre les autres dans un silence tombal, j'avais trouvé sa lettre, postée de Bordeaux le 12 décembre, sur la commode de l'entrée, chez mes parents. Elle contenait aussi un poème.

« Monsieur,

Je suis la mère de Jean de La Ville de Mirmont, sergent au 57^e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi le 28 novembre 1914 sur le front de Verneuil. Je sais, par ses lettres, dont les dernières me sont parvenues après sa mort, combien vous étiez proches, combien vous avez compté pour lui.

Plusieurs fois, il m'écrivit que, s'il lui arrivait malheur, c'est à vous que je devrais m'adresser : "Louis me connaît aussi bien que je me connais. La guerre a fait de nous des presque frères. Nous nous sommes promis, si l'un de nous deux venait à être tué, de nous rester fidèles. Le survivant témoignerait pour le disparu. Le disparu s'abandonnerait au survivant."

Il n'est plus là, mais le destin vous a épargné.

J'ai besoin de vous rencontrer.

J'ai besoin que vous me parliez de lui.

J'ai besoin de le voir, une dernière fois, dans vos yeux qui ne l'ont pas quitté jusqu'à son dernier soupir.

Je viendrai à Paris, le 24 décembre, et je sais que je peux compter sur vous.

Sophie de La Ville de Mirmont.

P-S : Sur la table de travail de mon fils, j'ai trouvé ce poème prémonitoire, qu'il écrivit la veille de son départ pour l'armée. Je vous en confie le manuscrit. Moi, je le connais par cœur. »

*Cette fois, mon cœur, c'est le grand voyage ;
Nous ne savons pas quand nous reviendrons.
Serons-nous plus fiers, plus fous ou plus sages ?
Qu'importe, mon cœur, puisque nous partons !*

*Avant de partir, mets dans ton bagage
Les plus beaux désirs que nous offrirons.
Ne regrette rien, car d'autres visages
Et d'autres amours nous consoleront.*

Cette fois, mon cœur, c'est le grand voyage.

Dieu que l'exaltation de Jean était tranquille. Il était donc parti pour le front avec le pressentiment qu'il n'en reviendrait pas. Ces vers lui ressemblaient, on aurait dit un miroir. En marge du quatrième vers de la première strophe, il avait donné cette autre version : « Emporte avec toi tes futurs pardons... »

Mme de La Ville de Mirmont était toute de noir vêtue. Le deuil ajoutait à son élégance.

Sous la voilette, ses yeux étaient cernés. Au début, elle me regardait avec dureté, comme si j'avais usurpé la place de son fils. Et puis, sa révolte s'était assoupie. Elle m'avait juste soufflé : « Racontez-moi tout. » Je lui répondis que j'allais essayer, mais que ça n'était pas facile, que mon récit n'exprimerait jamais ce que nous venions de vivre et que j'avais aussi appris là-bas, moi qui les avais tant aimés, à douter des mots.

Elle buvait du thé à la bergamote. J'ai demandé un double cognac.

*Moussy-Verneuil,
novembre 1914*

J'ai rencontré Jean pour la première fois le 12 septembre 1914, à Libourne, où stationnait la 29^e compagnie du 57^e de ligne, et où il venait d'arriver dans un train dont les deux wagons de queue étaient remplis de prisonniers prussiens. On logeait dans l'ancien hôpital de la ville, où régnait un désordre assez joyeux, bien peu militaire. La confusion mêlée des commandements paradoxaux venus d'en haut et des informations contradictoires venues du front poussait les hommes à une fraternisation tantôt amusée, tantôt apeurée. On attendait on ne savait quoi en se montant le bourrichon.

Jean était un garçon très différent des autres, à la fois ténébreux et ardent. Il s'absentait parfois de notre incessant remue-ménage, se perdait dans d'étranges rêveries, et, lorsqu'il revenait à lui, tenait alors des discours patriotiques enflammés, demandait à en découdre au plus vite, avait hâte de bouter les Allemands hors de France, prétendait appartenir à « un grand

peuple de soldats ». Bref, il se « déroulédissait ». Certains se moquaient de lui. Moi, je le prenais au sérieux. Il me touchait, ce jeune homme idéaliste et myope si attiré par le feu, et dont la chevalière en or, sur laquelle étaient gravées les armes des La Ville de Mirmont, brillait comme une oriflamme. Il disait qu'il appartenait à une famille de vieille noblesse landaise et protestante dont l'épée avait toujours protégé la vertu, et qu'il saurait, une fois encore, s'en montrer le digne héritier : « Je tiens de mes parents, qui sont sobres, robustes et positifs. Je ne suis guère sujet aux idées noires. » Votre fils était, comment dire, habité.

D'avoir rongé son frein dans les jours qui suivirent la mobilisation renforçait sans doute sa hargne un peu sauvage et son désir de courir, sans tarder, de nouveaux dangers. Il m'avait en effet raconté combien il avait souffert de s'être fait éconduire par la Commission de réforme au prétexte qu'il avait la vue courte, le corps maigre, la cage thoracique étroite, et qu'il était trop nerveux. Afin de tromper les médecins militaires, il avait même tenté de ne manger que des féculents. Mais cela n'avait pas suffi, il ne grossissait pas, il brûlait tout, et on le priait sèchement de « disposer ». Chaque fois qu'il se rendait dans les bureaux de recrutement de la porte de Châtillon et de la porte de Passy pour exiger une contre-expertise, il s'entendait dire que son « coefficient pondéro-statural » le rendait décidément inapte au service armé. Ce qu'il

traduisait par : je ne suis pas assez vivant pour faire un bon mort. Un verdict qui lui rappelait l'époque maudite où, pour les mêmes raisons, il avait été recalé à Navale — mais vous savez mieux que moi combien cette humiliation l'avait marqué, comme si sa virilité avait alors été remise en question. Il avait finalement arraché à un officier compatissant, tel un privilège exceptionnel, « un engagement pour la seule durée des hostilités ». Il portait le matricule 6 593 et ne cessait de caresser le manche d'un canif patriotique glissé dans sa poche sur lequel étaient gravés ces trois mots : « Mort à Guillaume. »

Dès que Jean sut mon amour de la littérature, nous sympathisâmes. Un soir, il me confia, d'une voix légèrement chuintante, qu'il écrivait, qu'il venait même de publier son premier roman, *Les Dimanches de Jean Dézert*, et qu'il vous avait laissé par écrit, à vous seule, un ordre testamentaire : « J'ai un volume de vers tout prêt, *L'Horizon chimérique*. Tu le trouveras sur la table de ma chambre. Et tu le publieras. » Il me lut ce mot sans se vanter, un peu comme s'il m'informait qu'il s'était fait vacciner contre la variole ou le typhus. Pour ma part, je lui parlai du récit sur mon enfance dont j'avais déjà rédigé une dizaine de chapitres et de mes lectures de chevet. Nous découvrîmes que nous cherchions la compagnie des mêmes poètes, Baudelaire, Laforgue, Moréas et Jammes. Il me répétait souvent : « Tu verras, Louis, la guerre nous rendra plus forts. Et nous écrirons mieux après... »

À peine avons-nous eu le temps de finir, au pas de charge, une formation accélérée, et d'entraîner la poignée de conscrits dont nous avons la charge sous l'œil désemparé des premiers blessés venus du front — ils semblaient s'étonner, derrière leurs bandages et des garrots de fortune, de notre excitation à les remplacer, de notre précipitation à vouloir mourir —, que nous avons reçu l'ordre de départ.

Le 26 septembre à l'aube, nous avons quitté Libourne et ses vignobles de merlot, où les vendanges battaient leur plein, pour embarquer dans des wagons à bestiaux. Le train roula jusqu'à Noisy-le-Sec sans s'arrêter, et il repartit ensuite, Meaux, Château-Thierry, jusqu'à Fismes, où nous descendîmes pour marcher, pendant quatre longues heures, au milieu des champs plantés de croix de bois, vers le front de Cuiry. Là, nous fûmes accueillis par un orage apocalyptique d'obus de 220. Le ciel nous tombait sur la tête, vers lequel remontaient des nuages de poussière noire. Nous entendîmes autour de nous les premiers hurlements de douleur, mais le plus effrayant fut de sentir dégringoler sur nos capotes une pluie molle de débris humains. C'était dantesque. Jean me disait que ça ressemblait à ses cauchemars d'enfant. J'ignorais qu'on pût basculer si vite dans la bataille, passer en quelques jours des merveilles de la vie au spectacle de la mort. Le plus terrible, voyez-vous, c'était, ajoutée aux effluves d'acide carbonique et de soufre, l'odeur putride des ca-